Langue et littérature latines du Moyen Âge

Anne-Marie Turcan-Verkerk

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/1298>

DOI : 10.4000/ashp.1298

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2012

Pagination : 134-142

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Anne-Marie Turcan-Verkerk, « Langue et littérature latines du Moyen Âge », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 143 | 2012, mis en ligne le 24 septembre 2012, consulté le 03 août 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1298> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.1298>

LANGUE ET LITTÉRATURE LATINES DU MOYEN ÂGE

Directeur d'études : M^{me} Anne-Marie TURCAN-VERKERK

Programme de l'année 2009-2010 : I. *L'enseignement de Bernard de Bologne sur le vers et la prose (1140-1150)*. — II. *Catalogues de bibliothèques et listes de livres du Moyen Âge*.

Programme de l'année 2010-2011 : I. *Qu'est-ce qu'un « catalogue » de « bibliothèque » avant le XIII^e siècle ? (Vocabulaire, structure, fonction)*. — II. *L'enseignement de Bernard de Bologne sur le vers et la prose (1140-1150) [suite]*.

I. *L'enseignement de Bernard de Bologne sur le vers et la prose (1140-1150)*

Pour la cohérence de l'histoire de l'*ars dictaminis* développée au cours de la conférence, qui entendait expliquer l'émergence de l'*ars dictaminis* telle que l'entendait maître Bernard dit « de Bologne », il a semblé préférable de donner en une seule contribution le résumé des séances de 2009-2010 et de 2010-2011.

Après l'année consacrée au dossier d'Albéric du Mont-Cassin et à la naissance de l'*ars dictaminis* au sens propre, qui a mis en évidence la convergence d'un parcours personnel (celui du maître Albéric), d'une demande politique de la part de la chancellerie pontificale et d'un substrat documentaire unique entre Bénévent et le Mont-Cassin, les années 2009-2011 ont été en quelque sorte des années de transition, dans tous les sens du terme. Il s'est agi, pour expliquer l'émergence et la physionomie de l'œuvre de Bernard de Bologne, sujet qui ne sera vraiment traité qu'à partir de 2011-2012, de retracer l'évolution du genre de l'*ars dictaminis* de la mort d'Albéric du Mont-Cassin, à situer plus probablement dans la dernière décennie du XI^e siècle que vers 1115 (comme il est dit dans les manuels), au début des années 1140.

L'*ars dictaminis* n'a été dans la carrière d'Albéric du Mont-Cassin qu'un « moment », dont la durée n'a pas excédé une dizaine d'années au plus, et qui a coïncidé précisément avec la fin du pontificat de Grégoire VII. Après 1085, nous n'avons plus connaissance de traités de ce genre sous sa plume, et il semble qu'Albéric soit retourné à ses activités antérieures, puisque sa dernière œuvre, datable entre 1094 et 1098/1099, est une œuvre hagiographique. L'*ars dictaminis*, dans un contexte politique qui change, connaît alors une éclipse d'une trentaine d'années, qui n'a pas été assez soulignée ni interprétée.

Le genre renaît autour de 1115, à Bologne, et l'héritage albéricien fait alors l'objet d'une querelle (âpre, même si en partie topique) entre deux enseignants, Adalbert de Samarie et Hugues de Bologne. Pourquoi à cette époque, pourquoi à Bologne ? La conférence a tenté de montrer que cette réapparition du genre tenait essentiellement à

la situation particulière de Bologne, soumise à deux influences contradictoires, celle des Canossa et celle de l'administration impériale, et à son application, relevée par ailleurs dans le milieu des juristes, à ménager les deux partis. Albéric du Mont-Cassin est alors perçu comme le bras rhétorique de la papauté réformatrice, et son style comme un style polémique et engagé. Ce qui est en jeu à travers Albéric, c'est donc la fonction idéologique de l'*ars dictaminis*, mais non ses méthodes concrètes, qu'Adalbert, opposant affiché d'Albéric, exploite et reproduit davantage qu'Hugues de Bologne, qui s'en proclame l'héritier. L'opposition entre les deux enseignants est d'ailleurs à l'image de la Bologne contemporaine : Hugues, probablement chanoine de la cathédrale, partisan de l'évêque choisi par le Saint-Siège, dédie son ouvrage à un juge de l'entourage impérial, cependant qu'Adalbert, maître laïc peut-être, se réfère constamment à des documents concernant Nonantola, une possession des Canossa.

Ce que tous deux rejettent unanimement en Albéric, c'est l'utilisation polémique du style telle que la théorisaient ses traités. Chacun s'emploie, avec des méthodes différentes, à dépolitiser l'*ars dictandi* : Adalbert, en limitant strictement son périmètre et en multipliant les exemples tout faits, c'est-à-dire en privant l'utilisateur des outils rhétoriques qui lui auraient donné une plus grande marge de manœuvre, ce qui revient à limiter le pouvoir de l'*elocutio* ; Hugues de Bologne, en revenant partiellement à l'enseignement d'Albéric d'avant et après l'épisode grégorien, en particulier en réintroduisant l'écriture hagiographique dans le spectre de l'*ars dictaminis*. Tous deux bannissent de leur discours l'une des caractéristiques importantes du discours albéricien dans l'*ars* datable des derniers mois du pontificat de Grégoire VII : l'idée que la lettre par excellence serait la lettre apostolique destinée à la propagation de la foi.

Dès lors, l'*ars dictaminis* dépolitisée devient apte à l'expression d'autres contenus épistolaires, et peut répondre aux besoins de toutes les couches de la société civile. En ce sens, la conférence a voulu montrer que la demande de la bourgeoisie et le contexte économique et social de Bologne n'étaient pas la cause première de la mise au point d'une *ars dictaminis* renouvelée, comme l'avait soutenu Franz Joseph Schmale et comme on le lit dans toute la bibliographie, mais plutôt un élément second, qui n'avait pu connaître un développement important que par suite des évolutions précédemment mises en évidence.

À partir d'Adalbert de Samarie (traité datable vers 1115) et Hugues de Bologne (traité datable vers 1120, mais la querelle ne s'explique que par la contemporanéité des deux enseignements : le décalage signifie seulement que les textes que nous avons correspondent par hasard à des années d'enseignement différentes, ou à des adaptations), et au lendemain du concordat de Worms (1122), l'histoire des deux premières décennies de l'*ars dictaminis* pourrait être décrite comme un double mouvement : 1) de dépolitisation, prolongeant l'œuvre des deux refondateurs Adalbert et Hugues, et 2) de réintroduction progressive de l'enseignement d'Albéric en ce qu'il avait de moins polémique.

Les deux étapes majeures de la première décennie sont des œuvres inédites ou mal éditées qu'il faut étudier à partir d'une tradition manuscrite à peine débroussaillée : l'*Aurea gemma* d'Henricus Francigena, maître de Pavie inconnu par ailleurs (vers 1124), et un ensemble de trois traités étroitement apparentés les uns aux autres, les trois *Auree gemme* du début des années 1130.

Les ordines de la société

Le rôle assigné à l'*ars dictaminis* par Albéric du Mont-Cassin était de structurer et régler la communication épistolaire au sein d'une société chrétienne bipartite formée de deux *ordines* : celui du clergé, celui des laïcs. L'un des éléments majeurs de l'évolution de l'*ars dictandi* refondée à Bologne au début du XI^e siècle est l'abandon de cette structure bipartite « horizontale » sous-jacente au profit d'une structuration verticale de la pyramide sociale, formée de trois *ordines* dans lesquels se retrouvent les clercs et les laïcs : les humbles, la classe moyenne, la classe supérieure. La représentation des *ordines* dans les *artes dictandi* avait été jusqu'à ce jour décrite par Giles Constable, mais non interprétée : une reprise complète du dossier a permis de montrer que la bipartition était rejetée par les nouvelles *artes dictandi* parce que caractéristique d'une conception du corps social carolingienne reprise et amplifiée par les réformateurs grégoriens (et tout spécialement au Mont-Cassin sous l'abbé Didier, comme le montrent les représentations de *Mater ecclesia* dans les rouleaux d'*Exultet* réalisés durant son abbatiat), et que cet abandon permettait par ricochet une meilleure réadaptation de la discipline au contexte social bolonais. C'est Henricus Francigena qui, le premier, donne un développement important à la tripartition.

Une reprise complète des sources rhétoriques a permis de montrer que la théorie de la tripartition des niveaux de style, exposée dans la *Rhétorique à Herennius*, avait, dès Cicéron dans l'*Orator*, repris par Augustin dans le *De doctrina christiana* (ce qui a assuré la diffusion de l'idée), été adaptée à la nature des contenus. C'est sur ces notions exposées dans l'*Orator* que reposent les théories qui, à partir de Donat – relayé par Servius – font des trois œuvres de Virgile les paradigmes des trois *modi elocutionum* (*Vita Vergilii*) : *Buc.* pour le style le plus bas, *Georg.* pour le style intermédiaire, *Aen.* pour le style élevé (la *rota Vergilii*, elle, ne remonte apparemment qu'à Jean de Garlande). La tradition de l'éthopée, appliquée à l'*epistula* par Julius Victor et par le *De epistolis* transmis par Paris, BNF, lat. 7530, permet un passage de l'adaptation au contenu à l'adaptation au seul destinataire. À partir d'Albéric du Mont-Cassin, mais surtout des maîtres bolonais, il semble que la hiérarchie des styles informe, de ce fait, la hiérarchie sociale.

Dans ce modèle de tripartition de la société, choisi de préférence à d'autres (par ex. certains modèles quadripartites, ou celui de la trifonctionnalité indoeuropéenne), convergent donc deux nécessités : celle de rompre avec un modèle de société grégorien, et celle de structurer le corps social par la rhétorique.

Identifiée comme un thème sensible de la nouvelle *ars dictandi*, la question des *ordines* a été utilisée par nous comme un lieu variant dans une édition de texte : elle nous a permis de proposer un ordre de rédaction pour les trois *Auree gemme* anonymes, et de mettre en évidence la disparité d'auteurs peut-être des trois états du traité, mais sûrement au moins de l'*Aurea gemma* de Berlin (*AGB*) d'une part, la plus ancienne, et des *Auree gemme Willehelmi* (*AGW*) et d'Oxford (*AGO*) d'autre part, la seconde développant les intuitions de la première.

Les couleurs de rhétorique

La génération des *Auree gemme*, à partir d'Henricus Francigena, peut-être parce que celui-ci n'enseignait pas à Bologne même mais à Pavie, et sans doute parce que les textes ont été professés et fixés par écrit après le concordat de Worms, peut enfin

réaliser la synthèse de l'histoire antérieure de l'*ars dictaminis* : elle intègre la dépolitisation, la laïcisation de l'*epistola*, l'idée de proposer des modèles tout faits, elle réintègre une partie de l'enseignement rhétorique laissé délibérément à l'extérieur de l'*ars* par un Adalbert méfiant vis-à-vis des usages de la rhétorique, et reprend progressivement l'enseignement d'Albéric du Mont-Cassin sur la *variatio*, en particulier la variation synonymique, en tentant de dépouiller les notions rhétoriques classiques de *laus* et *vituperatio* des connotations polémiques qu'Albéric leur avait conférées.

Au niveau des *Auree gemme* anonymes, on assiste à la réintroduction progressive d'un enseignement sur les couleurs de rhétorique, en particulier à l'aide de reprises de la *Rhétorique à Herennius*. Dès les deux premières générations d'*artes* bolonaises, à partir d'Hugues de Bologne, affluent d'ailleurs des pré-théories du cursus, non repérées comme telles jusqu'à présent, et qui montrent que le point central de l'usage du *cursus* a moins été un travail et une théorisation sur l'accentuation musicale héritée des anciennes clausules métriques, que la pratique de l'*appositio*, travail rhétorique sur l'ordre artificiel des mots et sur leur longueur.

C'est à ce point de l'évolution du genre que Bernard de Bologne va connaître l'*ars dictaminis*, à laquelle, grâce aux efforts de synthèse de la génération précédente, il donnera un visage très nouveau, en parachevant la reprise contrôlée d'un héritage albéricien qui ne se limitera pas à l'invention de l'*ars dictandi*, mais s'étendra à l'ensemble de l'œuvre grammatico-rhétorique du maître du Mont-Cassin, conçue comme un tout. C'est aussi à ce point et par l'une des *Auree gemme* que l'*ars dictaminis* pénètre sans doute pour la première fois en France, et c'est sur un point d'interrogation que l'année 2009-2010 s'est achevée : comment cette introduction s'est-elle faite, quand, par l'intermédiaire de qui ?

Une seule des *Auree gemme* a connu de véritables échos repérables dans des œuvres postérieures, l'*Aurea gemma* dite « de Berlin » (*AGB*). Il est vrai que, la plupart des *artes dictaminis* des années 1130-1140 étant inédites ou mal éditées, quantifier véritablement l'influence de l'une d'entre elles sur les autres est périlleux, mais il reste que, si l'on détecte difficilement des traces de lecture d'*AGW* et d'*AGO*, on en trouve quelques unes, très significatives, dans le cas d'*AGB*.

AGB a été connue de l'auteur de la *Ratio in dictamina*, que l'on peut considérer comme l'une des premières œuvres de maître Bernard dit « de Bologne », datable de la fin des années 1130. On retrouve ensuite des traces d'une lecture d'*AGB*, en même temps que des traces d'une utilisation de la *summa* de maître Bernard, dans l'*Aurea gemma gallica*, la première *ars dictandi* écrite en France, probablement au début des années 1150, dans le comté de Champagne. Il semble donc que l'enseignement d'*AGB* ait d'abord été reçu, puis diffusé, par Bernard lui-même dans les débuts de son enseignement. Diffusé manifestement vers la France, mais auprès de qui ou grâce à qui, et quand ? Le seul témoin complet d'*AGB*, le manuscrit Berlin, SBPK, Phillipps 1732 (Rose 181), transmet un ensemble de textes liés au diocèse de Sens dans les années 1140 (le manuscrit lui-même datant plutôt du dernier tiers du XII^e, d'après l'écriture). Pour comprendre concrètement le passage de l'*ars dictaminis* italienne en France, il est donc nécessaire d'analyser ce manuscrit, d'en comprendre le caractère, et de déterminer en quelles mains lui-même – ou plutôt son modèle – est passé.

Berlin, SBPK, Phillipps 1732 (Rose 181)

Au terme de l'analyse de ce manuscrit au contenu complexe, on peut formuler deux conclusions.

1) Ce manuscrit est lié à la personne même de Nicolas de Montiéramey, chapelain de l'évêque de Troyes Hatton, chargé de missions délicates par Bernard de Clairvaux dès cette époque, puis, à partir de la fin de 1145 ou du début de 1146, secrétaire de Bernard à Clairvaux. Le dossier sénonais pourrait avoir été réuni par lui dès le concile de Sens au cours duquel fut condamné Abélard. Le manuscrit Phillipps 1732 est l'un des rares témoins de l'*Apologia Universis* d'Abélard, mais aussi le seul témoin d'un état préparatoire et confidentiel de la missive de Bernard à ce sujet, que Nicolas était chargé de porter au pape.

2) Dès ce dossier, on constate une certaine ambivalence du manuscrit, qui en quelque sorte donne la parole à Abélard autant qu'à Bernard de Clairvaux. Le manuscrit Phillipps 1732 porte en effet une double empreinte : cistercienne, et anti-cistercienne. L'empreinte cistercienne se révèle en particulier à travers un florilège de Sénèque, une petite compilation sur la pénitence de Salomon, et le brouillon de lettre de Bernard de Clairvaux sur Abélard. L'empreinte anti-cistercienne apparaît dans le recueil de lettres sénonaises comprenant une lettre de Pierre de Saint-Jean de Sens à Hatton de Troyes dans sa version très critique à l'égard des Cisterciens et très pro-clunisienne, éventuellement dans la présence de l'*Apologia Universis* d'Abélard (deux textes qui, à partir de la même source, ont d'ailleurs été copiés par le cistercien Galand de Reigny dans sa grande miscellanée transmise par Douai, BM, 532), mais aussi dans un poème récemment réédité, et qui pourtant n'a pas reçu, quant à son contenu, l'attention nécessaire¹. Il s'agit d'un dialogue empli d'ironie entre la Vaine gloire et un jeune moine du nom de Gaufridus qui, après avoir fait des études et vraisemblablement écouté des maîtres parisiens, vient d'entrer dans l'Ordre cistercien et en découvre toute l'inculture : l'ironie opère un renversement des valeurs qui finalement fait tourner le texte à la satire non pas de la Vaine gloire, mais de l'Ordre cistercien. Le fait que le manuscrit soit lié de près à la personne de Nicolas de Montiéramey rend tentante l'identification de ce Gaufridus avec le jeune « collègue de bureau » de Nicolas à Clairvaux, frais émoulu des écoles mais amené à l'Ordre cistercien par le fameux discours de Bernard aux clercs de Paris : Geoffroy d'Auxerre – ce qui ne manquerait pas de piquant, mais ne peut être prouvé pour le moment.

Ce premier témoin du passage de l'*ars dictandi* italienne en France serait donc lié à un milieu à la fois très proche des Cisterciens et anti-cistercien, et à la personne de Nicolas de Montiéramey, lui-même assez polyvalent sinon ambivalent : moine noir travaillant pour les moines blancs, mais dont on connaît les démêlés ultérieurs avec Clairvaux et l'amitié indéfectible pour Pierre le Vénérable et Cluny. Or le manuscrit le plus complet de la *summa* de maître Bernard « de Bologne », Savignano, Accademia dei Filopatridi, 45, est l'un des deux témoins connus du *planctus* sur la condamnation

1. P. G. Schmidt, « Aufforderung zur Apostasie. Das Streitgedicht des nordfranzösischen Dichters Gaufridus (11./12. Jahrhundert) », dans *Scrinium Berolinense. Tilo Brandis zum 65. Geburtstag*, I., Berlin, 2000, p. 219-233. — E. Broecker, *Gottfried vom Reims. Kritische Gesamtausgabe. Mit einer Untersuchung zur Verfasserfrage und Edition der ihm zugeschriebenen Carmina*, Franfort, etc., 2002, p. 116-119 et p. 266-284.

d'Abélard au Concile de Sens. Comment ce texte rarissime est-il arrivé là ? Il devient nécessaire de se pencher sur la biographie de Nicolas de Clairvaux, et sur ses allées et venues entre la France et l'Italie.

Nicolas de Montiéramey et l'ars dictaminis

Nicolas a fait au moins deux voyages en Italie, et sans doute davantage. En 1141, alors chapelain de l'évêque de Troyes Hatton, il porte à Rome des lettres de Bernard de Clairvaux à propos d'Abélard. Il est de retour fin août ou début septembre 1141. Il est sans doute retourné en Italie avant 1145, car il fait allusion à ses visites répétées à la curie romaine dans une lettre à Gaucher de Clairvaux datable de 1145-1146 (*Epist.* 45, *PL* 196, col. 1645C). Dans une lettre à l'archidiacre de Liège Philippe datable de 1146, il fait allusion au passage des Alpes et à un séjour à Rome qu'ils ont faits en commun (*Epist.* 33, *PL* 196, col. 1623C). L'entrée de Nicolas à la chancellerie de Clairvaux coïncide avec le « rush » de la prédication de la deuxième croisade, occasion de la rédaction en plusieurs versions de l'encyclique bernardine : un cas typique de mise en pratique de l'*ars dictaminis*, qui pourrait expliquer à la fois pourquoi Nicolas a été engagé par Bernard, et pourquoi il s'intéressait à l'*Aurea gemma* italienne.

À la suite de ses démêlés avec Bernard de Clairvaux (1152), on perd la trace de Nicolas pendant environ cinq ans (précisément le laps de temps dans lequel a été rédigée l'*Aurea gemma gallica*). Il passe un certain temps à Rome auprès d'Adrien IV ; dans la lettre 56, écrite à son retour en France, il fait allusion à une correspondance réunie dans les deux années précédentes, dont la conférence a démontré qu'il s'agissait d'un recueil de lettres glanées pendant deux ans à la Curie, sans doute entre le début de 1156 et mars 1158, et organisé selon l'ordre hiérarchique décroissant qui sera typique des *summe dictaminis* ultérieures. La conférence a attiré l'attention sur la seule lettre inédite à ce jour du corpus épistolaire de Nicolas, adressée à Rolando Bandinelli, qui prouve qu'il n'a pas seulement joui de la faveur d'Adrien IV, mais qu'il a été employé à la Curie pendant son séjour romain : ce sont ses compétences professionnelles dans le domaine du *dictamen* qui lui ont valu d'être accueilli à Rome par le pape et son chancelier Rolando Bandinelli, futur Alexandre III. Ce sont elles aussi que, de retour à Montiéramey, il fait valoir pour se mettre au service d'Henri le Libéral.

Dans tous ces cas, maître Nicolas l'épistolier pourrait avoir profité de son séjour à Rome et d'une ou plusieurs étapes en Italie du nord pour apporter des textes (lettre de Bernard, mais aussi *Apologie* d'Abélard et *planctus* sur sa condamnation), et pour s'informer des nouveautés développées d'abord par le Mont-Cassin pour la chancellerie pontificale – il fouinait autant qu'il le pouvait à la Curie – puis à Bologne aussi bien à l'intention des ecclésiastiques que des laïcs, et encore totalement inconnues dans le royaume de France. Nous avons vu que l'une des plus anciennes *Auree gemme*, *AGB*, faisait partie d'un dossier de textes certainement lié à la fois à Sens et à la personne de Nicolas. La période créatrice de Bernard de Bologne se situe entre les années 1138 et 1145 : 1138-1143 pour les *Rationes dictandi*, 1143-1145 pour la mise au point du *Liber artis omnigenum dictaminum*. Les *Precepta prosaici dictaminis secundum Tullium*, liés aux *Rationes* par leur théorie et leur vocabulaire (en particulier l'emploi du terme *maneries*, uniquement bernardin par ailleurs), ont été écrits entre 1132 et 1143, peut-être plus précisément en 1140-1141. Nicolas, aussi bien en 1141, en 1146, qu'en 1158

aurait pu rapporter de Bologne ces manuels très novateurs (*Aurea gemma*, *Rationes dictandi*, puis *summa* après 1145), et dont il savait, par son expérience, tout l'intérêt.

L'œuvre de maître Bernard dit « de Bologne »

Que pouvait-on trouver à Bologne entre 1141 et 1158, sous quelle forme, et dans quel milieu ? Nous avons repassé les Alpes, et l'année s'est terminée sur une première présentation de l'œuvre de maître Bernard telle que Nicolas avait pu la connaître. Nous avons d'abord examiné le « dossier » du manuscrit München, BSB, lat. 14784, avec le problème méthodologiquement intéressant de l'attribution de la *Ratio in dictamina*. Ensuite a été présentée la répartition, en termes très généraux, de la tradition de la *summa* bernardine en trois familles, avec une première esquisse de la démonstration de l'appartenance de trois traités de versification à la *summa* proprement dite, et du rôle qu'ils jouent dans la compréhension de cette tradition. En un premier temps a été présenté le cas d'un traité de l'hexamètre léonin considéré jusqu'à présent comme de la fin du XII^e siècle, mais en réalité attribuable de façon certaine à maître Bernard et remontant au début des années 1140 : c'est à cette fin de la première moitié du XII^e siècle, à cet auteur précis, et donc au milieu des *dictatores* bolonais que remonte la mise au point du vocabulaire médiéval technique de la poésie hexamétrique. Aucune trace antérieure n'en a été découverte jusqu'à présent.

Cette démonstration est parue, pour l'essentiel, au printemps 2011 dans la *Revue d'histoire des textes*. S'il est inévitable de reprendre ici des éléments de cet article pour la compréhension générale de l'histoire de l'*ars dictaminis*, il ne saurait pourtant être question d'en faire l'essentiel de la conférence, puisque la recherche a déjà été publiée. C'est pourquoi l'accent sera mis en 2011-2012 sur les traités de prosodie et de versification tant métrique que rythmique, sur leur rôle dans le classement des manuscrits de Bernard, sur leur mode particulier de diffusion après Bernard, et sur leurs réincarnations jusqu'au XIV^e siècle.

II. Catalogues de bibliothèques et listes de livres du Moyen Âge — Qu'est-ce qu'un « catalogue » de « bibliothèque » avant le XIII^e siècle ? (Vocabulaire, structure, fonctions)

En lien direct avec les activités de la section de Codicologie, histoire des bibliothèques et héraldique de l'Institut de recherche et d'histoire des textes, dont le directeur d'études assume la responsabilité, l'année 2009-2010 a été dédiée à un cycle de séminaires sur les bibliothèques médiévales de France. La séance du 2^e mardi de chaque mois a ainsi été consacrée à la reconstitution de collections médiévales, avec en perspective la formation d'un groupe de travail. Ont été présentés par des auditeurs de la conférence et par des collègues invités, puis discutés collectivement, plusieurs dossiers en cours d'exploration, à la suite d'une introduction générale sur les nouveaux instruments de travail mis en place pour parvenir à un corpus des inventaires de bibliothèques médiévales de France (base de données Bibale, site web de recherche Libraria.fr). Thomas Falmagne (Bibliothèque nationale de Luxembourg/Handschriftenzentrum der DFG, Frankfurt am Main) a présenté ses travaux sur la bibliothèque

d'Echternach, en particulier aux ^x^e-^{xi}^e s., à l'occasion de la publication de son catalogue des manuscrits provenant de l'abbaye : « Moignons de livres, cotes grattées, reliures perdues : comment reconstituer la "bibliothèque majeure" d'Echternach sans catalogue médiéval ? ». Charles Vulliez (université de Reims) a exposé les problèmes de date et d'interprétation posés par l'un des très rares inventaires anciens conservés de la région ligérienne : « Éditer et comprendre l'inventaire médiéval de la bibliothèque de l'université d'Orléans (1420) ». Clara Auvray-Assayas (université de Rouen) a démontré comment s'était progressivement construit le mythe d'Hadoard, bibliothécaire de Corbie au ^{ix}^e s., et remis en cause l'origine corbéenne du fameux corpus des œuvres philosophiques de Cicéron : « Le bibliothécaire de Corbie Hadoard et le corpus philosophique de Cicéron ». Monique Peyrafort-Huin (CNRS, IRHT) a mis en évidence toute l'importance des sources modernes pour l'histoire des bibliothèques médiévales, et les problèmes épineux qu'elles posent parfois : « Les documents réunis par Montfaucon sur les bibliothèques clermontoises » ; de ce séminaire est née l'idée d'une édition hypertexte de la *Bibliotheca bibliothecarum manuscriptorum nova* et de tous les documents préparatoires, programme-phare (et éponyme) du projet d'équipement d'excellence Biblissima (« Bibliotheca bibliothecarum novissima ») présenté par le directeur d'étude en 2010 et 2011. Charlotte Denoël (BNF) a redaté le catalogue médiéval de Saint-Martin-des-Champs et démontré l'intérêt de cette maison pour les livres : « La bibliothèque de Saint-Martin-des-Champs à Paris ». Claire Angotti (université de Lyon, CIHAM) a discuté l'attribution par Léopold Delisle à l'abbaye de Cluny d'un inventaire du début du ^{xiii}^e siècle qui conviendrait mieux à la réalité d'un collège parisien, mais sans certitude : « Cluny, ou le collège de Cluny ? Proposition de réattribution d'un inventaire du ^{xiii}^e siècle ».

Toujours en rapport avec les activités de l'équipe de « Codicologie » de l'IRHT, porteuse du projet ANR Biblifram « Les bibliothèques, matrices et représentations des identités de la France médiévale », au sein duquel le directeur d'études a promis pour fin 2012 un ouvrage consacré à l'analyse de ce que sont un « catalogue » et une « bibliothèque » dans l'Occident médiéval avant le ^{xiii}^e siècle¹, c'est la première partie de ce sujet qu'a traitée la conférence de 2010-2011.

Cette première année a été entièrement dédiée à une analyse lexicale, littéraire et historique des termes par lesquels les inventaires ont été désignés par leurs rédacteurs jusqu'aux premières années du ^{xiii}^e siècle (corpus d'environ 450 documents), termes que la conférence a mis en relation (autant que possible) avec la matérialité des documents. Ce vocabulaire a été peu ou pas étudié, et quand il l'a été, la confusion des époques et le manque d'attention pour des mots considérés comme banals et peu significatifs ont conduit à sous-évaluer leur sens². Or tous les termes utilisés dans le monde des *armarii* pour désigner les inventaires appartiennent au vocabulaire de la diplomatique, et peuvent désigner aussi des actes privés ; nombreux sont d'ailleurs les

1. *Madamina, il catalogo è questo... Le « catalogue » de « bibliothèque » en domaine latin avant le ^{xiii}^e siècle*, 250 pages actuellement.
2. A. Derolez, *Les catalogues de bibliothèques*, Turnhout, 1979 (Typologie des sources du Moyen Âge occidental, 31), p. 23-26.

inventaires conservés au sein de cartulaires, ou reliés avec eux. Avec des nuances, les termes employés traduisent un souci d'abord patrimonial et mémoriel. La conférence s'est attachée à montrer qu'avant le XIII^e siècle ce sont les mêmes hommes qui sont chargés du soin des livres et des autres documents écrits : la distinction récurrente et institutionnalisée dans nos disciplines entre archives et bibliothèques fait obstacle à la compréhension de la documentation. Cela se vérifie au niveau même des pratiques bibliothéconomiques : dénombrements, dénominations, procédés d'identification des livres... Une première histoire de la cotation des livres a montré que les premiers essais, dans leur forme comme par les mots qui les désignent, dérivent directement des procédés d'identification des chartes, d'apparition bien plus ancienne.

Cette *memoria* des livres présente de forts caractères anthropomorphiques. Certaines catégories bibliothéconomiques, parfaitement connues depuis l'Antiquité, maîtrisables par les *armarii* et maîtrisées par nombre d'auteurs médiévaux, comme celle de *titulus*, n'ont pas été utilisées, au profit d'un vocabulaire qui faisait davantage référence à la mémoire des hommes, et il faudra d'autres facteurs (lesquels ?) pour qu'elles soient réintégrées dans les inventaires. L'année s'est achevée sur l'analyse des termes de la famille de *titulus*, et surtout de l'expression *hec sunt nomina librorum* et de ses variantes, extrêmement fréquentes (environ 10 % du corpus). Avec cette expression qui, de toutes, semblait la plus insignifiante, et qui en réalité donne certainement la clé des inventaires anciens et de la collection qu'ils décrivent, nous sommes parvenus, enfin, aux deux termes les plus problématiques de ce champ lexical, le *catalogus*, et la *bibliotheca*, que nous avons à peine effleurés. *Nomina* et *catalogus* nous ont amenés au seuil du second volet de cette étude, les rapports entre la bibliothèque, son catalogue et la mémoire des défunts.

Pour suivre au plus près l'actualité des travaux sur les bibliothèques virtuelles et l'édition électronique, nous avons conclu l'année par une conférence de trois collègues de l'université de Caen, Pierre Bouet, Pierre-Yves Buard et Catherine Jacquemard, sur la reconstitution virtuelle de la bibliothèque du Mont-Saint-Michel et la publication des sources historiques et littéraires concernant l'abbaye.